Document generated on 05/07/2025 5:59 p.m.

Brèves littéraires

Écrire

Louise Deschênes and Andrée Dahan

Number 72, Winter 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/6300ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Deschênes, L. & Dahan, A. (2006). Écrire. *Brèves littéraires*, (72), 76–81.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LOUISE DESCHÊNES
et ANDRÉE DAHAN

Écrire

Laval, le 26 septembre 2005

Chère Andrée,

On ne sait jamais tout à fait d'où surgissent les pensées. Pourquoi elles émergent de la brume et s'imposent comme une nécessité ou un désir. Impossible pour moi de parler d'écriture sans évoquer l'étrange parcours des pensées comme si le texte était avant tout ce cheminement de la pensée vers les mots, ce passage obligé du silence, de l'informe vers la dérive des mots.

L'acte d'écrire est un acte de solitude extrême et l'étrangeté parfois des histoires qui se profilent nous échappe entièrement. Alors pourquoi vouloir parler de ce surgissement, de ce mouvement ? Pourquoi vouloir échanger sur ce qui est au plus près du silence et de la dérive ?

Je l'ignore en fait et t'offre cette ignorance en partage. Présentement, je travaille à un nouveau récit. Je ne crois pas qu'il existe moment plus enivrant, plus désespérant, que l'amorce d'un nouveau texte. Les premières pages surgissent, s'assemblent dans une totale incertitude. Je n'ai jamais travaillé de manière

méthodique, les plans m'apparaissent inutiles, car il faut d'abord rejoindre la matière première qui se cache dans ces premiers mots, une émotion, une sensation furtive venue nous rejoindre à travers des chemins encore plus mystérieux que ceux de la mémoire.

Alors, ce nouveau récit, il est apparu tout d'abord sous la forme d'un mot : *Opacité*. Et ce mot à lui seul contient déjà toutes les possibilités, toutes les histoires. Quelle forme ce texte prendra-t-il ? Je ne le sais pas, mais, déjà, il m'habite, colore d'une certaine lumière mon regard sur les choses, sur le temps qui passe.

Tant d'opacité en ce monde. Dans les liens avec les gens, les mots échangés, dans les désirs plongés dans l'ombre, dans les objets qui ne révèlent qu'une part de leur mystère. Tant d'opacité et tant de désir de transparence, les opposés n'étant que l'écho l'un de l'autre.

L'été s'achève, les fleurs déclinent et les enfants sont retournés à l'école. Ce passage vers l'automne a toujours été pour moi un moment essentiel vers l'enfermement et le silence de la maison. Bientôt, les fenêtres se fermeront, le vent arrachera une à une les feuilles des arbres et j'oublierai peu à peu ma place de lectrice dans le jardin. Que de livres sont venus me chuchoter à l'oreille des pensées étrangères pendant ce long été, si chaud, si lourd. Leurs traces toutes chaudes résonnent en moi et m'incitent à pourchasser leur voix. Il y a eu d'abord Ogawa, cette écrivaine japonaise, que tu connais peut-être. Une écriture

minimaliste empreinte de sensualité qui plonge dans les troubles de la mémoire. Thème essentiel pour moi depuis si longtemps. Thème qui m'a poursuivie à travers une longue filiation d'auteurs, des femmes surtout, peut-être parce que la mémoire, les troubles de la mémoire rejoignent particulièrement la sensibilité des femmes.

Le musée du silence, *Amours en marge*, des titres qui à eux seuls évoquent déjà une réalité sensible et trouble. Ogawa, mais avant elle, il y a eu Duras, au tout début, et puis Sylvie Germain, Suzanne Jacob, Louise Dupré, des romancières mais aussi des poètes, tant la prose me semble indissociable de la poésie. Même dans le roman, le regard poétique, curieuse expression, me poursuit, comme si pour approcher de certaines réalités, il fallait amener les mots au plus près de l'éclatement et du silence. J'aime par-dessus tout ces livres qui semblent murmurer à nos oreilles des secrets, dont la couleur nous rappelle profondément à nous-mêmes. Entendre la voix d'un écrivain, c'est entendre le remous de sa pensée, ses déchirements et ses profondes incertitudes. Et rien ne me ravit autant que de reconnaître certaines phrases dans toute leur familiarité comme si, au-delà du livre, existait une proximité de la pensée et de la perception du monde.

Alors, la parole est à toi maintenant. Quel écho aura cette lettre pour toi, par quels chemins te rejoindra-t-elle ? Chaque écrivain a sa manière propre de créer, de laisser surgir les émotions profondes et c'est à ce mystère que je te convie. Il faudra sans doute quelques lettres avant que nos voix s'apprivoisent,

avant que se dessinent les ressemblances et les différences, mais, déjà, cette lettre évoque un lieu où les mots seront porteurs d'un sens nouveau, nouveau parce qu'offert à la sensibilité de l'autre.

Louise

* * *

Laval, mercredi 3 octobre

Que faire pour entrer dans le comment et le pourquoi de l'écriture ? Il n'y a ni porte, ni ascenseur, ni clé d'accès. Il y a cet appel des autres, comme le tien, chère Louise, venue me chercher. Il y a surtout soi-même, la feuille blanche, et soi-même. Éliminons la feuille. Il faut alors faire face à cet autre moi aux émotions refoulées ou contenues. Peu à peu s'engage une lutte entre le connu et l'inconnu, les apparences voulant sauver la face, séduire et restreindre le pouvoir de l'autre moi. Celui qui ose ou qui n'ose pas assez. Celui qu'on va écouter dans le silence et la solitude.

Je te parlerai aujourd'hui de poésie, car ma vocation est tardive. Je suis allée à elle avec réticence et crainte, la prose narrative occupant tout mon temps. Les poèmes modernes m'intimident. Je sens frémir la sensibilité du poète, mais je dois souvent renier le rationnel en moi et voguer vers l'imprécis, le rêve, la pensée symbolique pour saisir le propos. Un hasard. La revue *Le Sabord* m'a tendu une perche. Il était question d'identité, du sentiment d'appartenance et de double culture. Une stimulation qui m'a ébranlée. Qui étais-je ? Pourquoi l'exil ? Qu'était devenu le Moi

dans ce tiraillement. Quel sens je donnais à l'écriture ? Comment aborder tout ce qui remuait en moi ? Choses tues, refoulées, inexpliquées volontairement, crainte, déchirement, traversée d'une autre culture. Il m'a fallu faire le point et attendre que s'apaise cette tourmente pour trouver le ton juste, les mots adéquats.

Bien sûr, il y a les influences antérieures, la poésie française du XXe siècle, les poètes qui m'ont marquée comme Mallarmé ou Éluard ou Aragon, pour ne citer qu'eux. Puis, depuis la fameuse « Nuit de la poésie », les poètes québécois qui ont enrichi mon capital littéraire.

« Pourquoi vouloir échanger, écris-tu, sur ce qui est au plus près du silence et de la dérive ? Je l'ignore en fait [...] ». Il est certain que la confrontation vient enrichir le travail fait dans l'extrême solitude. Notre différence s'en trouve éclairée par la découverte d'une autre perception.

Ta démarche créatrice est fascinante pour moi. *Opacité* serait donc le point de départ de ton nouveau récit. J'imagine que ce mot qui t'habite va se greffer sur une réalité de faits, de situations. Est-ce la secrète énigme des personnages que tu vas cerner ou cette cloison étanche qui nous sépare les uns des autres, nous figeant dans l'incommunicabilité ? Ou, évidemment, bien d'autres aspects dont un écrivain a le secret. Ton nouveau récit, certes, nous l'apprendra. Je reste donc dans l'expectative.

Malgré la chaleur de ce mercredi, je t'écris, enfermée dans mon bureau. Les stores laissent filtrer quelques

rayons de soleil et le jasmin dont la floraison exubérante me surprend, embaume toute la pièce. Les souvenirs deviennent palpables, la plume suspendue, j'écoute l'appel de cet ailleurs et l'imaginaire substitue, pour un temps, l'autrefois au présent.

Un détour par le passé, des faits de l'actualité, des propos tortueux, des images de victimes, la mauvaise foi provoquent chez moi empathie, révolte, sentiment d'impuissance qu'il me faudra transcender. Des années d'incubation sont souvent nécessaires pour aligner images et mots et en faire naître un poème ou un récit. Par quels liens secrets s'ancrent-ils en nous ? Y aurait-il une forme de champ magnétique que la mémoire met en œuvre pour orienter, à notre insu, d'infimes pensées, des sensations tenaces, une émotivité maîtrisée dont l'aboutissement est l'œuvre écrite ?

Mon premier recueil de poésie, *Chants de la terre morte* est une œuvre où s'entrecroisent l'irréparable, l'espoir et le désespoir. Des poètes m'ont soutenue par leurs écrits. Un des maîtres de la poésie arabe palestinienne, Mahmoud Darwich, enfermé malgré lui dans ce qui lui reste de pays. *La terre nous est étroite* donne un excellent aperçu de son génie. Oui, j'aime la poésie militante ; alors ne t'étonne pas que *L'homme rapaillé* de Gaston Miron soit aussi une de mes références. Leurs mots qui brûlent me rejoignent au-delà de leur absence. C'est ce que tu dis si bien à la fin de ta lettre.

Andrée